

Joël Des Rosiers, Claude Paré, Véronique Cyr

Jacques Paquin

Numéro 142, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2011). Compte rendu de [Joël Des Rosiers, Claude Paré, Véronique Cyr]. *Lettres québécoises*, (142), 44–45.

☆☆☆☆ 1/2

Joël Des Rosiers, *Gaïac*, Montréal, Triptyque, 2010, 112 p., 25 \$.

Les parfums du savoir

Le lecteur qui ouvre le dernier Joël Des Rosiers se voit accueilli par une série de pages qui servent de mises en bouche à ce poème qui court sur plus de cent pages.

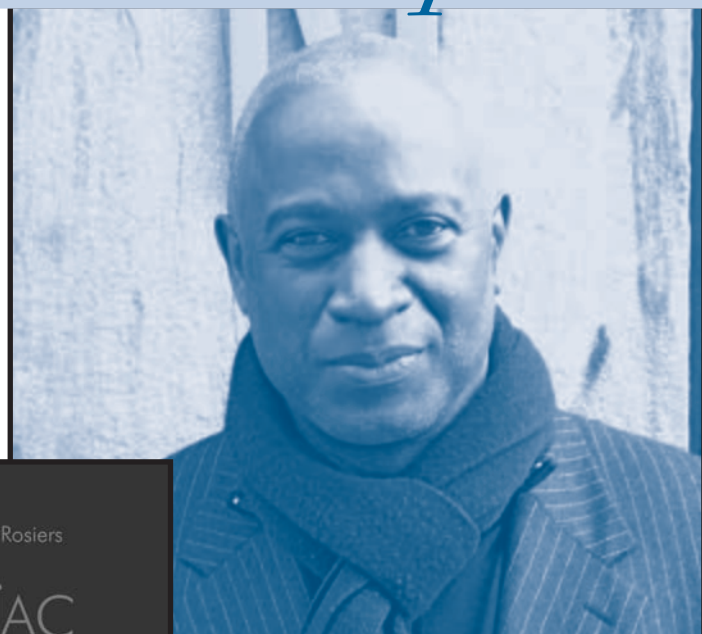
On trouve en ouverture une citation de Rabelais, une entrée de dictionnaire, deux citations de Mallarmé et un prologue qui cerne le sens et la valeur à attribuer à l'intitulé: *Gaïac*. On y lit que c'est un arbre à bois dur, originaire des Antilles et d'Amérique du Sud, qui possède des vertus médicinales tout en étant utilisé en ameublement. Menacé de disparition, le *gaïac* a aussi un autre sens dans le lexique de Des Rosiers: il augmente le sens pratique et il assure une stabilité. On se souviendra peut-être de ce magnifique recueil qui empruntait aussi son titre à une plante, le *Vétiver* (Triptyque, 1999) qui partage avec le *gaïac* un usage en parfumerie. Science et littérature y font donc un excellent ménage, tout comme la sensualité et la grande maîtrise formelle qui caractérisent chacune des pages de ce beau livre, de forme carrée, dont la page couverture fait voir une typographie qui suggère déjà l'érotisme dans le mélange de rouge et de rose sur un fond noir, que vient fondre la page de garde uniment mauve. Le lecteur est désormais disposé à se délecter de « Connaissance de l'amour », premier morceau du triptyque. Poème assurément élégiaque qui rend hommage à « la jeune fille », dont on ne sait trop — et c'est là l'attrait et la beauté de l'énigme — si elle est le personnage d'une anecdote vécue, la métaphore du poème ou celle du monde menacé de disparaître.

Une pure délectation

Cette partie montre à la fois tout le savoir-faire et le charme de cette écriture. Aucun vers détaché du contexte ne peut rendre fidèlement le lustre de ce recueil, mais essayons tout de même d'en saisir un éclat:

*sous le pont le delta
j'entends nos propres soupirs
à l'écart des souvenirs
et des rumeurs océanes
la dévastation de ses yeux
parfois posés sur moi
et ma bouche échue
au mors de l'amour
paysage sans remords
où ne pousse ni canne ni cacao (p. 54)*

Le début et la fin du recueil sont encadrés par des citations de Mallarmé, ce qui n'a rien d'étonnant vu le souci de la ciselure qu'on trouve chez Des Rosiers, en particulier dans la partie intitulée « Discours de la lumière » où la description d'un hôtel de verre manifeste des talents de virtuose. Mais s'il ne s'agissait que de cet aspect, on pourrait croire que sa poésie n'est que précieuse, ce qu'elle est indiscutablement, à un certain degré. Moi, j'ai surtout été sensible aux accents rimbaladiens, comme ceux-ci:



JOËL DES ROSIERS

*dans l'odeur glabre de ses aisselles
au milieu d'îles et de trouées
il s'est dit des sueurs excessives
dans l'ancien traitement des affections secrètes (p. 60)*

Comme pour *Vétiver*, *Gaïac* nous offre à la lecture une profonde et authentique expérience de poésie qu'on n'hésitera pas ici à qualifier de haut langage.

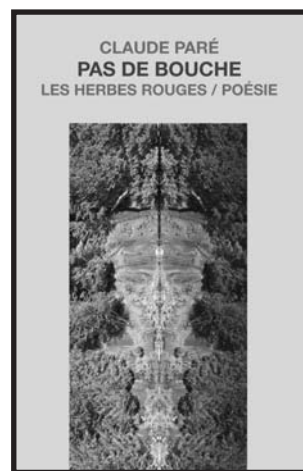
☆☆☆☆

Claude Paré, *Pas de bouche*, Montréal, Les Herbes rouges, 2010, 67 p., 14,95 \$.

La parole bouchée

Ce dernier recueil de Claude Paré fait heureusement oublier le précédent paru en 1999, traversé par un sourire en coin qui finissait par énerver. Ici, nulle rigolade, pas même de bouche, comme l'indique le titre, et une sobriété qui tranche avec la verbosité du précédent.

Nous sommes assurément ailleurs. Ce livre-ci se donne à peine le droit de respirer, alignant des poèmes brefs, presque laconiques. Mais la ligne poétique est claire, nette, bien tracée. Voici un homme qui un jour refuse de se lever ou en est incapable. Par fatigue? Révolte? Allez donc savoir. On a l'impression d'assister à une forme de recommencement, de nouveau départ où le poète livré au silence, comme à son corps défendant, redécouvre peu à peu le sens de sa vie, à partir d'un constat froid et irrévocable: « Il ne reste plus que ma bouche » (p. 35)



Pourtant, on n'y distille pas une doctrine du prêt-à-mourir, non, c'est que cet homme s'abandonne à une nouvelle forme de vie, une manière nouvelle de respirer qui ne soit plus dépendante de l'orifice de la bouche. Curieux phénomène qui plairait à un lecteur de Kafka.

Besoin d'oxygène

C'est un appel à être sensible à l'air, à l'oxygène, à la respiration, pour discréditer ce qui sort de la bouche, d'où ne sort que du prévisible. On songe à Saint-Denys Garneau, « j'étais une cage aux barreaux transparents », [p. 55]; « il faut parfois danser [...] pour échapper à la gravité », [p. 45], mais c'est du neuf. Une poésie de fin de siècle :

*L'ombre de mon souffle est ce corps
Qui donne mes pensées au monde
Toujours elles se brisent
Et disent : C'est l'univers ce fracas? (p. 56)*

Et si on y lisait un simulacre de la disparition de la poésie, histoire pour l'auteur de voir ce qui arriverait après, comme un qui tâte du pied le vide pour imaginer le gouffre? En ces temps où la poésie ne semble devoir son existence qu'aux événements publics ou mondains, *Pas de bouche* imagine sa fin, la fin de la parole, non pour la tuer mais, comme le suggère le dernier vers dubitatif (« Et tout recommence? »), pour la ramener à l'essentiel.



CLAUDE PARÉ



VÉRONIQUE CYR



désir de raconter et celui de brouiller les pistes. Ruse de chasseur? Ou de conteur? Le seul texte qui a capté tout au long mon attention est celui qui s'inspire d'un triste fait divers qui a fait la manchette, à propos de ces quatre sœurs mortes dans les écluses de Kingston. Conte cruel que celui-là :

*Il était une fois quatre désobéissantes roulant vers les écluses
l'ainée, la première, chute en un long mouvement défait
les éléments de la nature, dès lors, explosent à Kingston
quelques traces de vert un conte d'écluses
une saison de clés perdues (p. 44)*

Quand le lecteur lit séparément les pages du recueil, il ne doute pas du talent de la poète, mais les miettes de pain qui lui permettraient de trouver son chemin restent trop rares. [LQ](#)

infocapsule

La Maison de la littérature aura pignon sur rue dans la ville de Québec

Si la Maison des écrivains loge à Montréal, elle qui est le chef-lieu de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois, la ville de Québec ne sera plus être en reste : elle créera la Maison de la littérature dont l'ouverture est prévue en 2013. Cela fait des années qu'on attendait que ce projet se réalise. Maintenant, c'est chose faite : la Ville de Québec et le gouvernement du Québec investiront 10,3 millions de dollars pour permettre sa réalisation. La Ville de Québec porte sa participation à hauteur de 8,3 millions de dollars, les deux autres millions seront fournis par le ministère de la Culture et la Conférence régionale des élus (CRE).

L'idée à la base de la création de cette Maison de la littérature est d'en faire un lieu de regroupement. Non seulement y aura-t-il une bibliothèque, mais aussi des activités destinées à rendre le lieu convivial. On y aménagera un bistrot littéraire ainsi que des studios de création pour permettre aux auteurs en émergence de rencontrer les auteurs reconnus. De plus, un festival littéraire annuel est prévu, tout comme une résidence d'écriture internationale, car il est clair pour les idéateurs du projet qu'il faut s'ouvrir sur le monde. La Maison de la littérature sera érigée dans le Vieux-Québec à même les vestiges de l'Institut canadien qui a fermé ses portes en 1999. L'idée est excellente. La Ville de Québec, qui a toujours fait preuve d'initiative, saura sûrement aménager ce lieu pour qu'il devienne un point de ralliement pour les amoureux de la littérature.

☆☆ 1/2

Véronique Cyr, *Installation du feu*, Montréal, Poètes de brousse, 2010, 55 p., 15 \$.

Le conte et ses pièges

Le lecteur d'un poème, et plus encore quand il lui faut parcourir un ouvrage en entier, se sent la plupart du temps comme un aveugle qui tâtonne en quête de repères, que certains types de poésie lui rendent accessibles, alors que pour d'autres, il devra se fier à son flair, aux reprises de certains motifs ou en traversant le recueil comme une chambre d'échos.

Le dernier Véronique Cyr représente en ce sens un défi car toujours le sens est fuyant. Or, il est clair que cette écriture ne cherche pas l'hermétisme, au contraire, on capte au fil des pages des situations, des violences, des mots d'enfants aussi, où la traque, et surtout la chasse forment le creuset essentiel de ces poèmes qualifiés de contes. Plusieurs pages déroulent deux brins d'écriture, l'un en italique, mais dont le compagnonnage m'échappe toujours. C'est un recueil qui fourmille de débuts de récits vite étiolés, comme si la poésie de Cyr luttait entre le